



ENTRETIEN AVEC

**BRUNO LATOUR**

Propos recueillis par Sven Ortoli

# Une drôle de guerre sans front

« L'histoire terrestre est entrée dans l'histoire humaine ». L'activité humaine altère plus vite, profondément et durablement que jamais l'environnement qui, en retour, affecte les conditions d'existence des vivants. La question fondamentale de l'avenir ne se pose plus en termes de temps mais d'espace : sur quelle Terre vivrons-nous ? Dès lors qu'il n'y a pas d'échappatoire, il nous incombe de penser le présent menacé. **Bruno Latour s'y emploie ici en plaçant le climat au cœur d'une guerre géopolitique mondiale en cours, fruit d'une « lutte des classes géosociales ».**

Est-ce que le futur vous inquiète ?

► **BRUNO LATOUR** — Je dirai, d'abord, que notre vision du futur s'est radicalement transformée : nous sommes passés d'une version temporelle à une version spatiale. Dans la tradition progressiste, le futur était sans espace. Désormais, toute projection temporelle est rattrapée par le fait qu'il faut, aussi, définir l'espace dans lequel nous aurons un futur. Cela change la donne, et les idées de progrès, d'émancipation, d'espoir. Pierre Charbonnier, dans *Abondance et liberté* (La Découverte, 2019), pose exactement cette

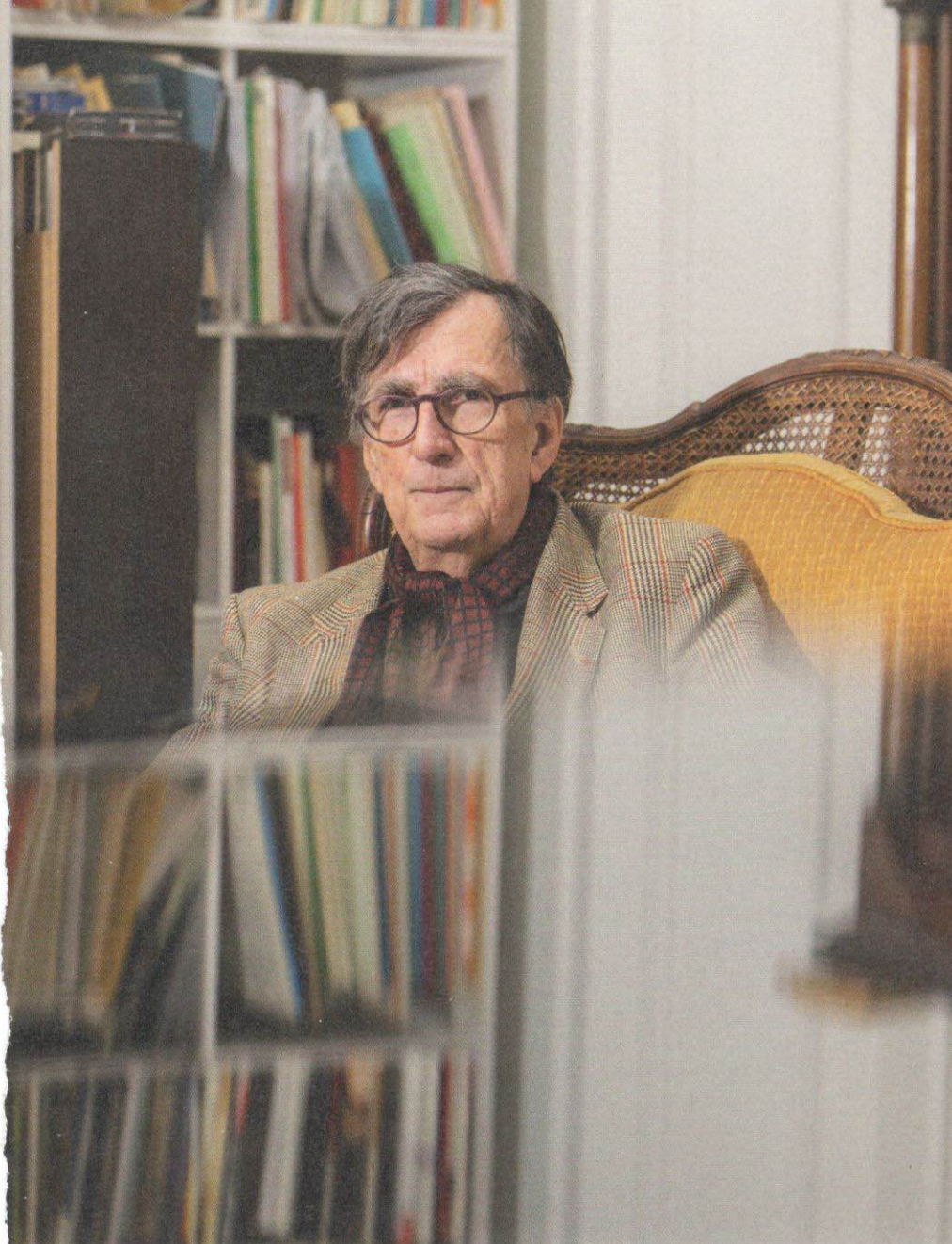
question : quel est l'espace dans lequel nous sommes et serons libres ? Peter Sloterdijk, avec la trilogie de *Sphères* (publiée en Allemagne en 1998-1999-2004), avait déjà ouvert cette question de la spatialisation, sans s'intéresser directement au réchauffement climatique : quelles sont les conditions matérielles pour « être là » – pour être un *Dasein* ? Il faut pouvoir respirer, avoir de l'oxygène, bénéficier d'une certaine température, etc. Où allons-nous vivre, et avec qui ? C'est la question fondamentale...

Et elle s'accompagne de discours apocalyptiques...

► **B.L.** — Dans la tradition progressiste, le futur – avec ce qu'il impliquait de progrès scientifique et technique – était ce dont on espérait la solution. Mais aujourd'hui, ce futur semble déjà joué. L'angoisse ressentie à l'égard de l'avenir vient du fait qu'il aurait fallu agir avant. Alors, peut-être, nous aurions pu changer la donne, trouver des solutions. La bascule a eu lieu, je crois, entre la chute de l'URSS (1991) et le début des années 2000. Au moment où nous aurions pu et dû réfléchir, tous les freins ont sauté. Désormais, nous en sommes réduits à limiter les dégâts, à nous ajuster à une catastrophe irréversible. Voilà pourquoi le futur est frappé par un retour des discours apocalyptiques. Comme du temps de la bombe atomique, il ne s'agit plus tant de penser le







## BRUNO LATOUR

**Sociologue, anthropologue et philosophe des sciences.** Ancien professeur au CNAM et à l'École des mines de Paris, il enseigne aujourd'hui à l'Institut d'études politiques de Paris ainsi qu'à la Hochschule für Gestaltung (Hfg) à Karlsruhe. Il a notamment publié *Nous n'avons jamais été modernes*.

*Essai d'anthropologie symétrique* (La Découverte, 1991 ; rééd. 2006), *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique* (Les Empêcheurs de penser en rond, 2015), et *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique* (La Découverte, 2017).

futur que de penser le présent menacé. Le problème n'est donc pas de choisir entre optimisme et pessimisme mais d'absorber la situation nouvelle, et ne pas perdre espoir. Sans croire que si nous remontons nos manches et convergions vers un but, nous réglerons la crise. Ce n'est d'ailleurs pas une crise mais une nouvelle situation, irréversible en grande partie.

La question climatique est donc aussi générationnelle ?

► B.L. — Toutes les générations n'ont pas la même responsabilité dans cette situation. D'où cette inversion de l'ordre des générations, incarnée par Greta Thunberg [militante écologiste suédoise née en 2003], qui

me fascine : aux gens de ma génération, qui auraient pu agir, elle dit : « Nous, les jeunes, sommes mûrs, et vous pas. C'est vous les enfants, les immatures. » Les jeunes ne sont pas en avance, ils sont derrière nous. Greta Thunberg absorbe la nouvelle situation climatique. C'est, finalement, une figure prophétique. Le prophète, en effet, ne se préoccupe pas du futur mais du présent. Contrairement aux autres hommes qui s'intéressent à l'avenir parce qu'ils espèrent s'en sortir à la fin, le prophète souligne qu'il n'y a pas d'échappatoire. Les collapso-logues sentent cette situation nouvelle, qui est liée à ce que j'appelle une crise de l'engendrement.

Comment la définissez-vous ?

► B.L. — De l'extrême gauche à l'extrême droite, tout le monde sent qu'il y a un problème pour engendrer, pour reproduire la situation dans laquelle nous nous trouvons. À l'extrême droite, cela se manifeste par une obsession identitaire ethnique et même raciale, ou par la focalisation obsessionnelle autour des études sur le genre. À l'extrême gauche, Extinction Rébellion par son simple nom énonce bien sa vision. Entre les deux, bien des gens s'interrogent : qu'est-ce que je vais apprendre à mes enfants ? Pourront-ils avoir les mêmes conditions de vie que moi ? Est-ce que je vais avoir une retraite ? Est-ce que mes enfants auront une retraite ? Toutes ces questions traversent le champ politique et procèdent du « nouveau régime climatique ». Des gens divers – qui, par ailleurs, ne s'entendent sur rien – enregistrent une situation commune de perte.

Cette inquiétude dépasse le genre humain...

► B.L. — En effet. Nous prenons conscience de la disparition des insectes, de la fonte des glaces, etc. Comment absorber ce ➔





choc ? Qu'est-ce que cela nous fait psychologiquement ? Nous devons absorber une situation unique dans l'histoire de la Terre. Presque unique : les archéologues s'intéressent beaucoup au Dryas récent [qui marque la fin de la dernière période glaciaire, autour de 10 000 ans av. J.-C.] au cours duquel les humains ont vécu en l'espace d'une génération des variations de température comparables à ce que nous allons vivre – vers le chaud ou vers le froid. La comparaison est intéressante, mais pas très pertinente en ce qui nous concerne car il s'agissait alors de petits groupes humains dont l'action sur le climat était négligeable. Nous sommes aujourd'hui près de 8 milliards. Rien ne nous a préparés à ce que l'histoire terrestre entre ainsi dans l'histoire humaine. La politique est devenue folle pour cette raison-là. Nous n'avons pas l'équipement cognitif pour absorber le fait que nos actions entraînent des réactions très rapides de la Terre. Les civilisations ont toujours établi des liens étroits entre le monde social et le cosmos. Mais aujourd'hui ce lien est devenu littéral. Je crois que certaines œuvres d'art et pièces de théâtre, ou des initiatives « spirituelles » comme l'encyclique *Laudato si* [encyclique du pape François de 2015 « sur la sauvegarde de la maison commune », consacrée aux questions environnementales et sociales, et plus généralement à la sauvegarde de la Création], etc., peuvent nous aider à métaboliser cette situation nouvelle.

**Vous préférez parler de Gaïa que de nature. Pourquoi ?**

► **B.L.** — La nature, dans un sens très large, peut désigner l'ensemble de l'univers, de la matière depuis le big bang. On ne peut rien faire avec un concept si massif. Gaïa, au

contraire, n'engage pas l'ensemble du cosmos, mais seulement les quelques kilomètres entre la frontière extérieure de l'atmosphère et les couches du sol qui ont été transformées par l'action de la vie. Gaïa, en somme, c'est la vie et l'environnement propice à la vie – l'air, les sols, etc. – tel qu'il a été transformé, ingéniéré par les vivants depuis les premières bactéries. Gaïa ne s'étend ni au-delà de notre atmosphère, ni en dessous, jusqu'au manteau qui n'a jamais été affecté par l'action de la vie. Cette fine couche, c'est ce que j'appelle, aussi, la « zone critique » – un terme plus neutre que Gaïa, lequel suscite toujours de multiples controverses. La zone critique localise l'idée de nature : nous sommes dans Gaïa, et personne n'a jamais eu d'autre expérience. Gaïa est un terme *ad hoc* pour un être unique. D'autres formes de vie sur d'autres planètes ne seraient pas Gaïa. Cette idée permet de surmonter l'incapacité des biologistes à s'intéresser aux conditions d'existence modifiées par les vivants, ainsi que l'incapacité des géologues à considérer les vivants comme modificateurs de leur environnement. C'est en fait une extension massive de la notion de niche.

**Quelle différence avec la Gaïa de Lovelock ?**

► **B.L.** — La question de James Lovelock [penseur, scientifique et environnementaliste britannique, né en 1919], à l'origine, est cybernétique : d'où vient le déséquilibre des gaz de l'atmosphère ? Lynn Margulis [microbiologiste américaine, 1938-2011], qui

« L'idée de Gaïa est un changement aussi radical que celui introduit par Galilée en son temps »

s'intéresse aux bactéries, se pose en quelque sorte la question inverse : où va le méthane produit par toutes ces petites bêtes que j'étudie ? C'est de cette double question qu'émerge l'hypothèse Gaïa, qui a été, malheureusement, accaparée par les mouvements *New Age* et réduite – par Lovelock lui-même – à une forme de cybernétique. Lovelock ne se préoccupe en effet pas vraiment du fait que les humains disparaissent ; il réfléchit à l'histoire longue de la Terre. Cela étant, l'idée de Gaïa est un changement aussi radical que celui introduit par Galilée en son temps.

« Elle se meut » disait Galilée. « Elle s'émeut », ajoutez-vous...

► **B.L.** — C'est en fait une expression de Michel Serres, qui m'a mis la puce à l'oreille dans *Le Contrat naturel* (1990). Oui, la Terre s'émeut, elle réagit à nos actions. Quelles institutions politiques correspondent à cette intrusion nouvelle ? Nous ne le savons pas. Gaïa est une notion scientifique qui n'a pas sa politique. Juridiquement, par exemple, il est difficile d'imaginer la forme de son pouvoir. Mais, paradoxalement, tout le monde a absorbé l'idée « gaïaesque » qu'il existe, dans le climat, un genre de thermostat – dérégulé – qui s'autorégule, et cette autorité pèse déjà sur les décisions politiques. La preuve, c'est que nous cherchons à rester en deçà d'un certain seuil de température.

Michel Serres a introduit ce problème mais l'a rendu, je crois, un peu inutilisable à cause







de la notion de contrat. Nous ne sommes pas dans la situation de parler à Gaïa, elle ne s'intéresse pas à nous. Mais nous sommes concernés par les réactions – imprévues et beaucoup plus rapides que ce que nous pensions – du système Terre à nos actions. C'est pourquoi, désormais, les humains sont en situation de guerre pour limiter les actions des uns qui, par l'intermédiaire des non-humains, en affectent d'autres. De ce point de vue-là, il s'agit finalement d'une extension de la géopolitique classique.

À quelle échelle faut-il agir ?

► B. L. — À toutes les échelles ! C'est pour cela que le monde est tellement désorienté. L'organisation politique de l'État-nation n'est, en tout cas, absolument pas adaptée à l'absorption des conditions terrestres. C'est une abstraction totale qui est, notamment, incapable d'appréhender les multiples échelles où se jouent les intérêts des non-humains.

Il faut donc ancrer cela dans un sol, dans un territoire ?

► B. L. — Il faut répondre – différemment – à la question que les socialistes se sont posée au XIX<sup>e</sup> siècle : comment maintenir des principes de justice dans une situation profondément nouvelle, façonnée alors par l'émergence de l'industrie carbonée et l'urbanisation, aujourd'hui par le nouveau régime climatique ? Comment inventer un logiciel adapté à cette nouvelle situation ? Les situations sont analogues.

C'est pourquoi vous parlez de « classe géosociale » ?

► B. L. — Pour chaque lutte de classe il faut définir le territoire envahi, le territoire qu'il s'agit de défendre, et ceux contre qui il faut le défendre. La question du climat est au cœur d'une guerre géopolitique mondiale. Les États-Unis qui, plus que tout autre pays, vivent hors-sol, d'un sol qui n'est pas le leur, sont dans une attitude de sédition, dans une logique de séparation. Ils se sont retirés des accords de Paris [accord universel sur le climat et le réchauffement climatique approuvé par les 195 délégations présentes, entré en vigueur le 4 novembre 2016]. Pourtant, leurs actions, leurs émissions de CO<sub>2</sub> nous affectent. Nous assistons bien là à une lutte des classes géosociales.

Cependant, les classes en jeu ne sont pas clairement définies, ce qui désoriente la politique. Nous n'avons pas conscience de la guerre qui est en train de se dérouler – en tout cas dans les pays riches. C'est une « drôle de guerre », sans front. L'idée d'une crise fondamentale était bien plus évidente au XIX<sup>e</sup> siècle, et tous les ouvriers pouvaient se sentir concernés. La situation est sans doute beaucoup plus dramatique aujourd'hui, mais beaucoup moins visible – notamment parce que les acteurs impliqués sont en grande partie des non-humains. Ce qu'on appelait la « conscience de classe », qui pouvait lier des ouvriers au Zimbabwe et en France, n'existe pas au sein des nouvelles classes géosociales. Les activistes s'efforcent de construire ce sentiment, mais les résultats sont encore modestes.

La capacité à définir des ennemis est fondamentale dans la philosophie de Carl Schmitt. C'est pourquoi vous le qualifiez de « toxique et néanmoins indispensable » ?

► B. L. — Carl Schmitt [juriste et philosophe allemand, 1888-1985] m'intéresse parce qu'il est l'auteur du *Nomos de la Terre* (1950), qui fut longtemps le seul texte profond de philosophie de la Terre. Certes, il ne s'inquiète pas des questions climatiques, mais il a saisi que l'espace est plus important que le temps. Dans un dialogue extraordinaire et assez drôle, *Dialogue sur le nouvel espace* (1954), il montre parfaitement qu'il est impossible d'être humain dans un « mauvais » espace. Ces thèmes, qui peuvent paraître réactionnaires, vont devenir progressistes. Il n'est plus temps de s'envoler, de se développer, mais d'atterrir.

Vous préférez parler de négationnisme que de scepticisme pour désigner ceux qui refusent de reconnaître ce changement inévitable. Pourquoi ?

► B. L. — Par respect pour la tradition sceptique ! Pensez qu'il y a à peine deux mois que l'Académie des sciences française a tourné la page du climatoscepticisme dans ses rangs. Ces négationnistes ne sont pas toujours des gens achetés, corrompus. Ce sont je crois, souvent, de vrais « modernistes », qui considèrent qu'il n'y a pas d'issue si nous abandonnons le projet de la modernité, le progrès, le développement. Comment penser la prospérité écologique ? C'est presque impossible dans ce logiciel. Pour une partie de ces gens, renoncer au projet de la modernité conduit à la fin de la civilisation. Et ils n'ont pas tout à fait tort !

Mais il s'agit aussi d'une chance, d'une opportunité d'inventer de nouvelles manières de vivre ?

► B. L. — Oui, c'est une chance. Mais il faut un sacré estomac pour accepter de décider que c'est une chance !

« La question du climat est au cœur d'une guerre géopolitique mondiale. Nous n'en avons pas conscience – en tout cas dans les pays riches »